



Carnet de route

De la contingence en psychanalyse

Chantal Bonneau

(Section clinique de Nice)

La psychanalyse au XXI^{ème} siècle est un vaste chantier, un projet ambitieux et urgent, le siècle court et il nous entraîne avec lui à grande vitesse. Les travaux de la Section Clinique de Nice ces dernières années ont été en prise sur cette réalité. Nous avons travaillé la question de l'angoisse, celle des nouveaux symptômes, celle également d'un obscur objet. Il s'agit maintenant d'aller vers ce que nous ne connaissons pas, un inconnu se dessine qui ne ressemble pas à ce que le XX^{ème} siècle nous avait donné à voir. La révolution freudienne et son scandale sont passés par là. Le vocabulaire ordinaire s'en est même déjà saisi : celui-ci « a mal fait son Œdipe », celui-là « refoule grave »... Les exemples sont nombreux d'une appropriation de la langue analytique pour un usage privé. À côté de cette reprise par l'Autre social d'une certaine forme de discours, la psychanalyse, en tant que telle, a parfois été tenue à l'écart, voire remise en cause : trop longue, pas scientifique, réservée à une élite intellectuelle. À la question posée par notre collègue Philippe De Georges¹ « Y-a-t-il place aujourd'hui pour une pratique de la parole ? Peut-on dire haut et fort : Non, tout n'est pas écrit ? », je tenterai d'interroger le tranchant vif de la réponse.

« Tout n'est pas écrit » laisse entendre qu'une marge est encore disponible, qu'il y a du possible pour la rencontre, l'inattendu, l'imprévisible ou la contingence. Jacques-Alain Miller dans son Cours *L'Orientation lacanienne* en 2008², a mis l'accent sur la place majeure du terme « contingent » dans le « Tout Dernier Enseignement de Lacan » (le *TDE*) tout en mettant en relief la dimension paradoxale de notre consensus sur ce terme. En effet, dans les premiers textes que nous trouvons dans les *Écrits*³, par exemple dans le Séminaire sur *La Lettre Volée*, l'insistance est portée sur la chaîne signifiante, l'automatisme de répétition, la détermination. Le conte de *La Lettre volée* montre les effets d'un signifiant qui se déplace et la façon dont le sujet reçoit sa détermination de ce même signifiant. L'accent y est mis sur l'automatisme de répétition dans l'insistance de la chaîne signifiante. Dans cette nouvelle d'Edgar Poe, la lettre volée est affichée à la portée de tous les regards et pourtant personne ne la voit – sauf Dupin, qui n'en dit rien. Les déplacements des trois acteurs – le roi, la reine, le ministre – sont déterminés par la place que vient occuper la lettre volée, réduite à être un pur signifiant qui se dérobe alors que la répétition fait croire qu'on pourrait l'atteindre. De la détermination initiale

¹ Argument de présentation de Philippe De Georges pour le session clinique « La Psychanalyse au XXI^{ème} siècle. Questions, idées... Trouvailles », 2008-2009.

² Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*, « Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du mercredi 13 février 2008, inédit.

³ Lacan J., « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 11-61.

à la contingence, il y a un saut épistémique qui s'opère à l'instar de celui qu'a nécessité le passage du premier enseignement de Lacan à son tout dernier.

La contingence, en logique modale, est la négation de la nécessité. Une proposition sera dite contingente si elle n'est pas nécessaire. Revenons à l'expérience la plus simple telle que la relate J.-A. Miller : on ne peut pas savoir d'une pièce lancée en l'air et qui est tombée sur pile si, au coup suivant, elle tombera sur pile ou sur face. Voilà la contingence.

Dans l'enseignement de Lacan nous avons ainsi ce mouvement vers l'abandon de la catégorie de la détermination – du « Il y a » – vers une formalisation où s'isole un impossible, ce qui ne peut pas s'écrire soit : « il n'y a pas » ou plutôt, pour reprendre la très jolie formule de J.-A. Miller : « La contingence, c'est que tantôt oui, tantôt non ».

De la contingence

Ces dernières semaines, un livre est sorti en librairie qui a retenu mon attention. Il est écrit par un médecin-chercheur qui a fait de nombreuses recherches sur la mort cellulaire. À partir de sa position de chercheur, de médecin et de scientifique, Jean-Claude Ameisen⁴ fait un retour sur la question des origines, avec le souci de rester au plus près de la démarche de Darwin. Ce livre m'a saisie, étonnée même, par le style de l'auteur qui écrit cette histoire avec le sérieux de l'homme de science et le questionnement du philosophe : le scientifique ne sait pas tout ; même pour la science, il y a du manque. Il le dit très clairement : il existe dans la nature tout un pan de savoir qui échappe au scientifique. Ainsi, si la démarche scientifique est « toujours plus que la somme des connaissances qu'elle permet, son seul postulat c'est que toute connaissance sur le monde perceptible doit être remise en question et confrontée en permanence à la réalité »⁵. Accord féminin : C'est la connaissance qui est remise en question non ? La citation peut elle être vérifiée ? Voilà la position du chercheur. Il ajoute cependant que « si les lois permettent de comprendre, d'expliquer, de manipuler et, pour partie, d'anticiper c'est la contingence, l'histoire, ce qui émerge continuellement de la rencontre entre ces lois et les configurations existantes de la matière et du vivant qui constituent la véritable splendeur éphémère de notre monde. »⁶

Cet ouvrage, plutôt rencontré que cherché, met en tension des questions universelles : d'où venons-nous, qu'est-ce que l'homme ? Il manifeste un souci de respect du monde dans lequel ces questions se posent. Le livre de Darwin sur l'origine des espèces et le concept d'évolution est considéré par J.-A. Miller comme un des dix grands textes ayant changé le monde. Il le cite aux côtés de livres tel que *La Science des rêves*, les *Écrits*, *Le Décalogue*, *La déclaration universelle des droits de l'homme*, les *Éléments* d'Euclide.

Il me semble remarquable qu'un homme de science mette autant l'accent sur le manque : « On mesure l'importance d'une découverte, disait François Jacob, à la surprise

⁴ Ameisen J.-C., *Dans la lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde*, Paris, Fayard/Le Seuil, 2008.

⁵*Ibid.*, p. 463.

⁶*Ibid.*, p. 462.

⁶*Ibid.*

qu'elle cause. À son caractère profondément inattendu. À ce qui nous manquait pour simplement nous y attendre. »⁷

Le psychanalyste en fait l'expérience chaque jour. Si la question des origines se présente sous une modalité bien différente dans le secret des cabinets des psychanalystes, elle n'est pas étrangère aux questions de Darwin, quand l'expérience analytique permet d'ordonner les signifiants d'une histoire reconstruite, de l'origine à l'actuel, comme autant de chapitres d'un roman.

Jean-Claude Ameisen met en évidence un certain rapport à l'être humain qui ne se rencontre plus là où nous pourrions l'attendre, c'est-à-dire dans le monde de la médecine. Le développement des neurosciences au début des années quatre-vingt a profondément modifié la pratique psychiatrique. Il y a dix ans, Guy Briole, Psychanalyste de l'École de la Cause freudienne et professeur agrégé de psychiatrie, le disait déjà : si, dans un premier temps, les signifiants de la psychanalyse avaient conféré une âme à la psychiatrie – offrant ainsi « une ouverture à la parole et à sa force subversive » – le déploiement des neurosciences visait à « résorber le singulier dans la *transnosographie* et à arriver à l'universalisation du diagnostic ». En un mot : effacement du singulier au profit du généralisable. Ce qui compte ce n'est plus le discours du sujet mais la cotation des réponses dans le questionnaire. À l'opposé du chercheur éclairé, le psychiatre moderne ne fait pas avec le manque ou l'inattendu, il ne veut rien savoir du sujet, lequel n'a plus qu'à se taire. Selon la formule saisissante de Guy Briole : « le sourd rend l'autre muet »⁸.

L'enjeu est important. Celles et ceux qui travaillent dans des établissements hospitaliers, des centres de soins, des lieux d'accueil pour la souffrance, physique ou psychique, connaissent bien cette approche scientifique, désincarnée, qui tend à réduire le sujet à un système d'apprentissage (c'est le champ des thérapies cognitivo-comportementales). Cette approche qui porte l'espoir de la psychologie universitaire actuelle est soutenue parfois par des psychanalystes d'orientation cognitiviste qui situent les neurosciences dans un continuum avec les découvertes freudiennes et lacaniennes. Leur position méconnaît la place de l'inconscient pour Freud et pour Lacan et témoigne du ravalement opéré par les cognitivistes quant à son statut.

Pour déployer la question de ce qui est perdu avec l'approche cognitiviste et l'importance de la contingence pour la psychanalyse au XXI^{ème} siècle, je m'appuierai sur le livre d'Éric Laurent, psychanalyste de l'École de la Cause freudienne, intitulé : *Lost in cognition*⁹ et en particulier sur la première partie qui interroge la possibilité d'une inscription pour le sujet. Le titre, *Lost in cognition*, est un clin d'œil au superbe film de Sofia Coppola de 2004, *Lost in translation* qui signifie : *Perdu à la traduction* avec le double sens de *translation* en anglais à savoir traduction mais aussi, déplacement. Dans ce film remarquable, un vieil acteur de cinéma américain, Bob Harris (joué par Bill Murray) arrive à Tokyo pour tourner une publicité. Quinquagénaire déphasé, il rencontre dans son hôtel de luxe, impersonnel à souhait, une jeune femme, Charlotte (interprétée par Scarlett Johansson) qui s'ennuie, se sent délaissée et attend son mari photographe. Perdus, désœuvrés, ces deux êtres vont errer la nuit dans Tokyo. Errance en demi-teinte, touches à peine effleurées de leurs émotions, sentiments retenus, déguisés qui conduisent à cette scène finale où l'homme murmure une phrase que nous n'entendrons pas, à l'oreille de la jeune femme qui s'éloigne, tandis que la rue bruisse

⁸ Briole G., *L'avenir de la psychiatrie : la psychanalyse, le symptôme charlatan*, Fondation du Champ freudien, Paris, Le Seuil, 1998, p. 357-365.

⁹ Laurent É., *Lost in cognition : Psychanalyse et sciences cognitives*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2008.

des voix étrangères. *Lost*, il y a bien une perte alors mais de quel ordre est-elle ? L'image ne rend pas compte de ce qui se murmure à l'oreille de la jeune femme et cependant, c'est à partir de cette perte, pour celui qui regarde, que s'écrit, pour l'héroïne, la possibilité d'un départ. Elle peut alors s'éloigner et c'est l'insu qui nous revient. La rencontre nous livre ainsi sa part de hasard, d'incalculable et d'inévitable perte. La perte fait le lit du nouveau.

Éric Laurent démontre avec rigueur que, contrairement aux thèses cognitivistes qui veulent traduire les processus subjectifs en « termes de réseau neuronal », pour la psychanalyse d'orientation lacanienne, « ce qui est perdu dans cette prétendue traduction, c'est l'inconscient. On y perd le sujet de l'expérience analytique et l'objet de la psychanalyse ». Perdue, donc, l'originalité de l'inconscient freudien. Lacan, dans *Le Séminaire*, livre XI¹⁰ donne au second chapitre intitulé « L'inconscient freudien et le nôtre » plusieurs occurrences du terme d'inconscient mettant en valeur les écarts entre les définitions freudiennes et les siennes. Relevons cette indication : dans le rêve, l'acte manqué, le mot d'esprit, ce qui frappe d'abord c'est le mode d'achoppement sous lequel ils apparaissent.

« Achoppement, défaillance, fêlure. Dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher...Et c'est là qu'il [Freud] va chercher l'inconscient. Ce qui se produit dans cette béance, au sens de *se produire*, se présente comme la *trouvaille*. C'est ainsi d'abord que l'exploration freudienne rencontre ce qui se passe dans l'inconscient. »¹¹

Lacan ajoute plus loin : « Or cette trouvaille, dès qu'elle se présente, est retrouvaille, et qui plus est, elle est toujours prête à se dérober à nouveau, instaurant la dimension de la perte. »¹²

Nous sommes loin de la constitution d'un inconscient ramené au réseau neuronal sans perte ni trébuchements !

La définition qu'en donne Éric Laurent est une réponse aux théories cognitivistes. Elle est courte et précise : « Précipité de la parole, il [l'inconscient] trouve son lieu dans une écriture et non dans des traces. Son lieu est hors corps. Pourtant il s'articule au corps des êtres vivants par des expériences de jouissance qui restent inoubliables. »¹³

L'inconscient et la contingence

Ce que l'approche cognitive met en avant c'est la dimension de l'apprentissage. Or, l'inconscient ne relève d'aucun apprentissage. Il y a même « une disjonction fondamentale entre ce que serait un sujet déterminé par ses apprentissages et un sujet déterminé par l'inconscient », écrit É. Laurent. Les raisons en sont simples : dès que nous parlons, il y a une perte, des équivoques, du malentendu. Un sujet ne peut donc se déduire de la somme ou de la trace de chacune de ses expériences. La rencontre, quand elle a lieu, est de l'ordre de la *tuchê*, rencontre manquée qui n'est pas trace d'apprentissage. Elle est surprise et renvoie à un « ça n'est pas écrit ».

Aristote distingue deux versants du hasard : la *tuchê* et l'*automaton*. L'*automaton* qui découle d'une causalité sans but, relève de la nécessité, Lacan le situe du côté de l'arbitraire, c'est le réseau des signifiants, support de la parole et du discours, c'est la répétition. La *tuchê*, toujours manquée, relève de la contingence, de l'imprévisible, elle est proche du hasard. Elle

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 27.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ Laurent É., *Lost in cognition*, op. cit., p. 11.

s'oppose au déterminisme et introduit de l'aléatoire dans la causalité du sujet. Elle ne peut être ni devinée, ni prédite, ni calculée.

Quand *l'automaton* s'inscrit du côté du nécessaire, de ce qui ne cesse pas de s'écrire, la *tuchê* se reconnaît du côté du contingent, de ce qui cesse de ne pas s'écrire.

Une vignette clinique

Pierre est un jeune garçon de douze ans que ses parents accompagnent à mon cabinet. Il est turbulent, agité en classe. Lui qui a toujours été très calme, attentif, bon élève, ramène de très mauvaises notes, il a même insulté des professeurs. Devant l'embarras et la perplexité anxieuse des parents je leur demande de nous laisser. Une fois seule avec Pierre, je le questionne sur sa vie à la maison, le travail, les copines, le petit frère. Pierre se prête avec un grand sourire à cet entretien, il a l'air d'apprécier que l'on s'intéresse à lui. Lors de l'entretien suivant il arrive avec des petits livres qui ne cessent de tomber de sa poche. Je lui propose de les laisser sur le coin du bureau et nous reprenons le fil de la séance. Ce n'est pourtant plus la même séance : il y a sur le bureau ces petits livres, étranges pour moi et qui lui semblent si familiers. Je lui demande de m'en parler. J'apprends que ce sont des mangas, que ça ne se lit pas de la gauche vers la droite mais dans l'autre sens, les dessins sont stylisés, plus bruts dans leur forme que des B.D. ordinaires. Pierre est transformé quand il en parle. Il parle aussi du héros, celui auquel il s'identifie, comme le fait son copain de classe. Un héros qui est violent, dur et qui s'impose. C'est celui-là que Pierre veut être, c'est lui qu'il met en scène en classe depuis quelques mois. De la poche au sol, un objet est tombé, inattendu mais opérant. C'est à partir de cette chute là qu'un travail s'est engagé.

La psychanalyse au XXI^{ème} siècle témoigne des trouvailles et des inventions du sujet. À ce prix, elle reste vivante. Il faut cependant maintenir ce pas de côté, pour que, enseignés par Freud et Lacan, nous continuions aujourd'hui, avec J.-A. Miller, à avancer.

